SAINT MAURICE

ET

LA LÉGION THÉBÉENNE

C'était le soir, au pays du Véragres, en l'an 286 de notre ère. Le soleil allait disparaître derrière les cimes neigeuses qui dominent et entourent *Octodurum* (1). Ses rayons éblouissants irrisaient de mille couleurs le cône gigantesque de la Dent du Midi. Les foins alpestres se fauchaient alors sur le flanc des monts, et leurs délicieuses exhalaisons imprégnaient l'atmosphère d'un humide parfum ; on entendait bruire dans la vallée la clochette d'airain des génisses et l'ample mugissement des taureaux, tandis que sur le faîte des toits aigus tournoyait en spirales la fumée de l'âtre pastoral.

On voyait çà et là, par les sentiers qui conduisaient à la ville, passer des troupes de paysans, les uns conduisant de grands chars de foins, les autres porteurs de faulx aux reflets bronzés, d'autres encore le dos chargé de grandes jarres en bois de hêtre, pleines d'un lait écumeux.

Les hommes, durs athlètes, et vrais géants des monta-

(1) Aujourd'hui Martigny, en Valais, alors capitale des Véragres, peuplade helvétique.

gnes, avaient pour vêtement la saye de laine brune, ample de taille, courte de manches, à la bordure écarlate ou bleue, serrée autour des reins par la large ceinture de peau de buffle ; leurs jambes musculeuses s'emprisonnaient dans les braies, que des cordons de poil de chèvre ou de crin rattachaient à la sandale poudreuse. Les femmes s'avançaient drapées dans la tunique de laine bariolée de rayures aux vives couleurs, et portant sur la tête le voile de lin qui flottait jusqu'aux épaules.

Chez tous respiraient la force et la santé.

Dans l'intérieur de la ville vont et viennent les habitants livrés à des soins divers ; on voit autour des fontaines s'empresser les jeunes filles qui puisent une eau limpide comme le diamant ; au forum, dans le quartier romain, bourdonne la foule des promeneurs ; les *pullati* (1) sont mêlés aux *togati*. Les thermes retentissent des propos des baigneurs et du cliquetis des billes d'ivoire qu'ils font rouler en jouant sur les dalles de marbre ; au cirque, les belluaires et les gladiateurs lancent, en s'exerçant, le disque et le javelot.

Dans le quartier gaulois, aux maisons couvertes de chaume, résonnent confusément les mille bruits des industries rurales et citadines ; vers les tours et les remparts escarpés de la ville, circulent en tous sens les soldats préposés à leur garde ; ils devisent en faisant la corvée, et fredonnent des chansons étrusques et latines.

Tout-à-coup, grande rumeur sur la place du Forum ; des groupes agités se forment ; paysans et citadins se croisent en échangeant des interprétations bruyantes.

(1) On appelait à Rome *Pullati* ceux qui portaient le manteau gaulois de couleur sombre, à capuchon, tout à fait semblable pour la forme au burnous arabe. L'Italie l'emprunta peu à peu à la Gaule, mais avec répugnance (voir Suétone). Des spécimens de ce vêtement existent sur les fresques de Pompeï.

« Elles sont là, les voici; elles descendent des monts Pennins. »

— Qui?

— Les légions de l'Empereur.

— Déjà?

— Oui, on les voit déboucher à l'extrémité de la vallée.

— On ne les attendait pas encore.

— C'est vrai, mais l'Empereur est pressé, il veut en finir avec les rebelles.

Celui qui prononça ces dernières paroles était un vieux centurion qui avait récemment obtenu des lettres de vétérance et des terres à Octodurum où il achevait paisiblement sa carrière en regrettant les combats d'autrefois; de larges balafres accentuaient son mâle visage; le feu jaillissait encore de ses prunelles, et sa belle barbe grisonnante lui donnait l'air d'un dieu Saturne.

— Belles légions? — dit un agent du fisc.

— Superbes, — reprend le vétéran. — La crême de l'Empire; une surtout, la *Thébéenne* dont les exploits sont connus de tout l'univers.

— Elle vient de l'Orient?

— De l'extrême Orient; elle était occupée à dompter les Parthes et les Ciliciens, on l'envoie maintenant contre les Bagaudes. Qui peut le plus peut le moins.

— Elle se compose d'Egyptiens?

— Oui, de soldats levés pour la plupart dans la haute Egypte; l'intrépide Maurice les commande.

Ces derniers mots furent couverts par la fanfare éclatante des trompettes militaires et des clairons qui retentissaient dans le faubourg.

Au même instant, par une des larges portes, et sur le pont levis abaissé, débouchait l'avant-garde de l'armée impériale.

Cette avant-garde était justement la magnifique légion thébéenne qu'on avait jugée digne de servir de tête à l'armée (1).

A peine la cavalerie auxiliaire de la légion passa-t-elle, précédant les hastaires, que dans la foule rangée sur deux files profondes, résonna ce cri formidable : *euge ! euge !* vivat à l'Empire !.,

Puis, un grand silence se fit, silence d'attention et de curiosité ; chacun dévorait des yeux le splendide défilé de ces soldats réputés invincibles.

Grand spectacle en effet, que celui de ces six mille légionnaires (2) conduits par le vaillant Maurice, chef ou *Primicerius* de la légion ; il apparaissait immédiatement après les prémipilaires, fièrement campé sur un bouillant cheval numide, l'aigrette blanche au casque, et la chlamyde de pourpre aux plis flottants rattachée à l'épaule par le laticlave :

(1) Dans la nomenclature militaire du temps, cette légion est classée sous le nom de *prima maximiana Thebœorum.*

(2) Plusieurs des historiens et commentateurs, qui ont écrit sur le massacre de la légion thébéenne, en évaluent la force à dix mille hommes. Il est possible que cette donnée soit exacte en principe, puisque les légions qui, sous la république et les premières années de l'Empire, avaient compris d'abord quatre mille hommes, puis six mille, furent souvent portées à dix mille dans les grandes guerres impériales. Mais il est impossible que l'effectif complet de la légion thébéenne fût présent au sombre drame d'Agâune. Les mêmes historiens signalent l'absence de plusieurs détachements appartenant à ce corps d'armée. Les uns se trouvaient en avant à Soleure et à Schotz ; les autres, restés en arrière, n'avaient pas encore franchi les Alpes et se trouvaient à Turin, *Augusta Taurinorum.* Cette dernière particularité ne laisse aucun doute sur l'itinéraire alpestre que suivit l'armée de Maximien. Elle dut traverser les Alpes au grand St-Bernard. Venant de Turin, sa route naturelle était d'atteindre ce passage par Ivrée et par Aoste, (*Augusta Praetoria*), puis de descendre à Octodurum par les bourgades helvétiques, qui portent aujourd'hui les noms de Liddes, Saint-Pierre et Orsières.

à ses côtés chevauchaient sur de solides montures, Exupère, le *campiductor* de la légion, et Candide, le sénateur des troupes, ayant tous deux au casque l'aigrette rouge, et sur les épaules la chlamyde blanche.

L'énergie tempérée par la douceur brillait sur les visages de ces vaillants chefs ; une fière sérénité éclatait dans leurs traits ; il s'exhalait de leurs personnes un parfum de bravoure et de vertu.

Les soldats étaient les plus beaux types militaires qu'eussent jamais contemplés les Alpes depuis Annibal ; on comprenait, à les voir, qu'on eût fait d'eux la vaillante élite d'une vaillante armée. Leurs visages, bronzés par le soleil d'Orient, leurs chevelures noires et crêpues, leurs formes vigoureuses, leur démarche assurée, la formidable harmonie de leurs manœuvres et de leurs allures, tout concourait à faire d'eux un assemblage imposant et majestueux ; tout en eux respirait le triomphe et l'audace, jusqu'à leurs aigles mutilés et leurs enseignes déchirées par les flèches des Parthes.

Aussitôt après la légion Thébéenne, apparut l'empereur Maximien Hercule, entouré de ses licteurs et d'un splendide cortége ; son cheval de bataille était tout caparaçonné d'or et de pierreries ; une couronne d'émeraudes figurant des lauriers, ceignait son casque ; un sceptre à clous de diamants reposait dans sa main droite.

Dès qu'on le vit s'avancer dans sa stature olympienne, beau et majestueux comme un dieu ; une clameur immense et prolongée s'éleva vers le ciel : *Vivat Cœsar imperator !* gloire à Maximien Hercule ! — Telle était l'acclamation que poussait la foule en délire et que répétait à l'infini le multiple écho de la vallée.

Le défilé des légions se prolongea encore pendant plusieurs heures, et les ombres transparentes d'une nuit d'au-

tomne étaient depuis longtemps descendues des monts dans la plaine, quand la dernière eût franchi le pont.

L'armée distribua alors ses campements dans la verte vallée qui s'étend entre Octodurum et Sedunum. (1) La légion thébéenne qui formait l'avant-garde vint établir le sien au delà d'Octodurum, sur la route d'Agaune ou Tarnade, (castrum Tauredunense) en face d'une gigantesque et majestueuse chute d'eau dont le murmure sonore berçait le sommeil des guerriers (2). Plusieurs d'entre eux, nés vers les cataractes du Nil, retrouvaient dans ce bruit l'écho familier des jeunes années, et se croyaient transportés aux bords éthiopiens.

Pendant que les légions romaines goûtent sous la tente le repos nocturne acheté par les fatigues d'une marche forcée à travers les plus âpres défilés des Alpes, jetons un coup d'œil sur les graves évènements qui motivaient le passage en Helvétie de l'empereur Maximien Hercule et de l'armée de quatre vingt mille hommes qu'il traînait à sa suite.

Naguère encore Marcus Aurelius Valerius Maximianus, n'était qu'un des lieutenants de l'Empereur Dioclétien, qui depuis peu l'a associé à l'Empire ; tous deux guerroyaient en Orient contre les Perses, les Arabes et les Parthes, quand une douloureuse nouvelle vint troubler leurs triomphes asiatiques. La Gaule, leur plus riche province, la plus belle assise du colossal édifice romain était livrée à une effroyable insurrection, telle que la pareille ne s'était vue depuis l'immortel désastre d'Alesia et la chute de Vindex.

Tous ceux qui sur la terre sacrée des Druides gardaient au fond du cœur les vieux ferments de la haine contre Rome,

(1) Aujourd'hui Sion, capitale du Valais.

(2) La chute de la Salanse, dite cascade de Pissevache, à une 1/2 lieue de Martigny.

le sauvage amour de l'indépendance nationale, le culte des ancêtres et des traditions galliques; tous ceux, (et ils étaient nombreux) qui se cabraient sous le joug intolérable des administrateurs romains, des sénateurs, proconsuls et curiales; les chrétiens persécutés et mutilés; les paysans pressurés, s'étaient levés comme un seul homme, et, sous le nom de *Bagaudes* promenaient le ravage et la terreur partout où florissait le régime abhorré des avides Quirites. De grandes cités étaient déjà saccagées, la flamme avait fait justice de milliers de villes où resplendissaient les merveilles des arts et du luxe. La Bagauderie triomphante exerçait ses vengeances nationales du Nord au Midi et de l'Orient à l'Occident, sous l'étendard d'une mystérieuse héroïne, d'une sorte de Clorinde guerrière parée du beau nom de *Victoria* et surnommée la mère des légions.

La direction suprême du soulèvement et le titre d'Empereur avaient été décernés à deux chefs vaillants *OElianus* et *Amandus* qui exploitaient le souverain pouvoir sur ces multitudes en délire (1).

Cette formidable révolte était bien la dernière et terrible convulsion du lion celtique; convulsion contagieuse, qui menaçait d'atteindre la Germanie, la Bretagne, l'Ibérie et les mille peuples soumis à l'aigle du Capitole. Il y avait dans ce grand mouvement, plus que la brutalité d'une simple jacquerie; il y avait aussi le ressentiment d'un peuple aux abois, et le cri de désespoir du christianisme honni, proscrit et torturé depuis près de trois siècles.

Dioclétien, dont l'esprit était sagace et le coup d'œil perçant ne se méprit pas sur la portée de cette rébellion; il sentit que le salut de l'Empire tout entier dépendait de sa prompte répression. Mais absorbé par le soin de contenir

(1) Il existe encore des médailles de ces deux Empires éphémères.

l'Orient lui-même, où se poursuivaient de grandes guerres, il conçut l'idée d'un sacrifice inconnu jusqu'alors, celui de partager la pourpre impériale avec un autre lui-même. Maximien, le meilleur de ses généraux, le plus fidèle de ses lieutenants, se désignait naturellement à son choix : il l'associa à l'Empire, avec mission de courir sus immédiatement aux Bagaudes avec l'élite des légions campées sur les bords du Tigre, de l'Euphrate et de l'Oxus. Le nouvel Empereur se fit une armée avec ces vieilles bandes qui, depuis vingt ans, étonnaient de leurs exploits le monde oriental, et franchit avec elles, à marches forcées, l'immense espace qui sépare le Tigre du Rhône naissant.

Voilà pourquoi Maximien et ses soldats venaient d'arriver à Octodurum. Ils y entraient après un trajet de douze cents lieues, ayant franchi la mer, les fleuves et les montagnes ; trois journées les séparaient de la Gaule, où le drame sanglant de la répression allait commencer.

L'histoire a stéréotypé la figure de ce terrible homme qui avait nom Maximien Hercule ; c'était un de ces soldats parvenus, dont la Rome impériale offre tant d'exemples. Né dans une chaumière de Pannonie, aux champs de Sirmium, il avait passé son enfance à paître des troupeaux ; puis, conduit par ses instincts guerriers et nomades au milieu des camps romains, il avait, par sa bravoure et ses remarquables qualités militaires, conquis de grade en grade les plus hautes dignités de l'armée. Aux soldats, il était cher par sa stature athlétique et son audace ; aux Empereurs ses maîtres, par son entente de la guerre, sa rare vaillance et son dévouement.

La faveur dont l'avaient honoré Aurélien et Probus se retrouva tout entière pour lui dans le cœur de Dioclétien, qui n'hésita pas à l'associer au pouvoir suprême.

Mais ce soldat heureux avait gardé de son humble et rude

origine, les frustes apparences et les grossiers instincts; il se complaisait dans l'idéal de la force, et s'était, de son vivant, divinisé sous le nom d'*Hercule*; féroce et altier, bouillant et indomptable, il ne sut jamais maitriser son ardente et sauvage nature, aux entraînements de laquelle il céda toujours sans réserve.

Comme son impérial collègue, il nourrissait contre les chrétiens une haine invétérée et profonde, et les tenait pour artisans des troubles et des secousses qui agitaient le gigantesque Empire en proie déjà à une sourde dislocation. Il voyait notamment dans l'effrayante levée de boucliers des Bagaudes, un brandon de discorde allumé par les chrétiens, l'explosion de leur vengeance, et l'expansion de leur puissance occulte et comprimée; cette conviction attisait dans son âme les feux d'un implacable ressentiment. Il apportait, dans la terrible répression qu'il allait tenter, plus encore les instincts du bourreau que ceux du général.

Dès que l'aube radieuse eut empourpré la neige des hautes cîmes, et que les trompettes matinales eurent sonné le réveil du camp, le César assembla auprès de lui ses principaux officiers: il leur annonça qu'en récompense des immenses fatigues endurées par l'armée dans la traversée des Alpes, il lui est accordé trois jours de repos qui seront consacrés par elle aux jeux, au repos et aux libations. « Mais il faut aussi remercier les dieux immortels de leur protection manifeste pendant la longue pérégrination qui vient de s'accomplir, il faut les rendre favorables aux armes romaines dans la campagne qui va s'ouvrir; dans ce but, il sera, dès le lendemain, au centre même de l'immense vallée, célébré un pompeux sacrifice en l'honneur de tous les dieux. » Des gratifications extraordinaires seront octroyées à toutes les légions qui s'engageront par serment solennel à poursuivre et à exterminer les chrétiens.

Cet ordre du jour est partout transmis par des hérauts, et les soldats, acclamant avec transport la munificence du glorieux César, se livrent à l'envi aux préparatifs de la fête annoncée.

Partout la vie, l'animation, le mouvement ; les chants retentissent ; on fourbit les armes, les cuirasses, les casques, dont l'éclat a disparu dans la poussière des longues marches ; beaucoup se plongent avec ivresse dans les flots neigeux et gris du Rhône qui bondit près d'eux ; la main des vélites tourne le moulin de pierre qui réduit le froment en farine ; l'ail et le fenouil, frugal ordinaire du soldat, sont délaissés ; car déjà rôtit la chair des troupeaux amenés par les montagnards d'alentour ; l'hydromel, enivrante boisson, coule à larges flots, et l'on voit scintiller dans les coupes d'airain, le reflet doré des vins helvètes, car la vigne est florissante dans la vallée du Rhône, et Probus, en la replantant dans les Gaules, n'a pas oublié les coteaux de l'Helvétie.

De son côté, toute la gent sacerdotale attachée à l'armée, prêtres, flamines, aruspices, se livre aux préparatifs de la cérémonie sacrée, dont ils vont être les ministres ; on les voit, dans leurs longues tuniques blanches, le front ceint de rameaux verts, surveiller la pose de l'autel, apprêter les vases du sacrifice, l'encens et le sel, le miel et la fleur de farine ; l'élite des troupeaux leur fournit les victimes dont les cornes sont entourées de bandelettes et de feuillages, suivant les rites sacrés.

Le lendemain, dès l'aurore, l'autel était dressé, paré de fleurs et de verdure ; le solennel sacrifice allait se célébrer ; les légions rafraîchies et reposées occupaient, dans la vaste enceinte de la vallée, le poste assigné à chacune d'elles ; leurs armes et leurs casques réfléchissaient au loin le soleil levant.

Maximien, revêtu de la robe de pontife suprême, car ce

caractère sacré s'attache à la personne impériale, s'avance majestueusement à la tête du collége des prêtres, et va prendre place sur la somptueuse estrade qui lui est destinée. Dans sa haute et imposante stature, il ressemble au demi-dieu dont il porte le nom.

Son regard se promène sur le cycle immense que décrit sa valeureuse armée. Il compte ses légions : soudain, son front se rembrunit : une d'elles, une seule, manque à l'appel ; c'est la légion Thébéenne, la fleur de ses soldats. En vain ses yeux interrogent l'horizon ; ils ne rencontrent pas l'aigle glorieux des guerriers du Nil.

Un sombre pressentiment envahit son âme ; d'une voix altérée, il mande à un *feciale* de porter à Maurice et aux siens, dans leur campement, l'ordre de se rendre incontinent au lieu du sacrifice ; aucune cérémonie ne commencera avant leur arrivée.

Le hérault part, suivi d'un peloton de cavaliers. Ils dévorent l'espace avec leurs chevaux syriens, et disparaissent dans un tourbillon de poussière.

Deux heures s'étaient passées, et le messager impérial n'avait pas reparu ; l'impatience et l'anxiété se peignaient sur tous les visages ; Maximien serrait d'une main crispée la poignée d'or garnie de diamants de son large glaive.

Un point noir apparait enfin au débouché occidental de la vallée ; c'est l'escadron qui revient, mais il est seul : la légion Thébéenne ne le suit pas.

Au moment où le feciale mit pied à terre devant l'Empereur, il était haletant et poudreux, comme un cavalier qui vient de fournir une très-longue carrière, les jarrets d'acier de sa monture fléchissaient, et son poitrail était ruisselant d'écume.

Eh ! bien ? — dit l'Empereur, d'une voix sourde et concentrée.

Divin César, s'écrie le hérault, Maurice a quitté avec sa légion le campement qu'il occupait, pour se retirer à *Tarnade* (1), à douze milles d'ici : c'est là que je l'ai rencontré. Ayant l'honneur de former l'avant-garde de l'armée, il a jugé prudent d'occuper l'important défilé d'*Agaune*, qui est la clef de la vallée.

Et mes ordres ? — vociféra l'Empereur.

Maurice refuse de les exécuter. Il est chrétien ; sa croyance lui défend de sacrifier aux dieux ; les légionnaires et lui sont prêts à mourir pour toi et l'Empire, mais ils ne sauraient s'incliner devant un commandement qui viole les lois de leur conscience : Voilà leur réponse.

— Ah ! ils verront bien si je ne les ferai pas fléchir ! s'écrie César. — Qu'on suspende toutes les cérémonies ; que vingt cohortes des troisième et quatrième légions partent avec Rietius Varus (2), et que ce dernier vienne prendre mes ordres.

Une douleur profonde mordait le cœur de César. Cette résistance de la légion Thébéenne lui apparaissait comme un menaçant symptôme à l'entrée d'une campagne contre des rebelles, et surtout des rebelles chrétiens ; il voyait déjà la plus belle portion de son armée pactiser avec la révolte, et cette sombre perspective le jetait dans une terrible angoisse ; il rêvait de vengeance et de châtiments exemplaires.

Mais sa douleur surpassait sa colère, car il aimait et estimait son noble et valeureux lieutenant Maurice ; il appréciait comme un joyau précieux l'indomptable courage et la fidélité de sa légion aguerrie. Donc, la rude et bouillante

(1) Appelé plus tard *Agaune*, du celtique *Acaun* rochers, aujourd'hui Saint-Maurice en Valais.

(2) C'est le même, qui, en qualité de Préfet du prétoire, fut envoyé ensuite à Trèves et à Cologne pour poursuivre les restes de la légion thébéenne.

nature d'Hercule fléchissait à la pensée d'un sacrifice consommé sur de pareils hommes, sur de si utiles serviteurs.

Tel était le cours de ses réflexions quand le farouche Rietius Varus parut devant lui.

— Rietius, tu abhorres les chrétiens et ceux qui les aiment, n'est-ce pas?

— Oui, empereur, de toute mon âme.

— Alors, tu détestes la légion Thébéenne?

Un sourire amer plissa les lèvres du Romain.

— Ce sont de braves soldats..... mais.....

— C'est bien. Je saisis toute ta pensée. Prends avec toi vingt cohortes, et va sommer Maurice d'obéir avant la troisième heure; s'il résiste, tu décimeras immédiatement sa légion, suivant la loi militaire.

— Tes ordres seront accomplis, divin fils d'Hercule.

Et Rietius Varus s'inclinant profondément alla vaquer à sa consigne.

Le soleil avait accompli la moitié de sa course quand ses cohortes atteignirent le campement de Maurice, à l'entrée des défilés d'*Agaune* qui serpentent dans des rochers taillés à pic en forme de gigantesques murailles. Le campement était établi à un mille du Rhône, sur le versant méridional de la vallée, et les fossés de circonvallation tournaient autour d'un large monticule qui formait le centre du camp et contenait le quartier général de la légion.

Sitôt que du sommet de ce monticule, Maurice et ses lieutenants eurent aperçu l'enseigne impériale flottant au milieu des cohortes qui s'avançaient, le clairon donna le signal, et les Thébéens reçurent l'ordre de se former de suite en bataille, comme pour assister à une grande parade militaire. Cet ordre s'accomplit avec promptitude, car une discipline merveilleuse régnait dans la légion, et la foi qui l'animait rendait plus aisé le devoir militaire.

Quand Rietius Varus fut à celle des portes du camp qui lui faisait face, il trouva devant lui Maurice qui l'attendait monté sur son cheval et en tête de ses soldats.

— Quel ordre m'apportes-tu, Rietius? dit Maurice.

— L'ordre de te soumettre sans délai aux volontés de l'empereur, de nous suivre au quartier général de l'armée, et de sacrifier avec nous aux dieux que nous adorons, en jurant les grands serments que César et le salut de l'empire nous demandent.

— Nous ne pouvons sacrifier aux dieux que nous renions, nous ne saurions jurer des serments que nous tenons pour sacriléges et impies. Qu'on nous demande tout autre chose, nous sommes prêts, on le sait. Mais violer la loi de notre conscience et nous faire les oppresseurs de la croyance que nous professons! jamais.

— Est-ce là ton dernier mot?

A cette interrogation, Maurice consulta du regard ses lieutenants Exupère et Candide, et se tournant vers ses guerriers, il s'écria d'une voix tonnante:

« Chefs et soldats, en est-il parmi vous qui veuillent sa-
« crifier aux faux dieux et faire serment d'exterminer les
« chrétiens? s'il en est, qu'ils se retirent de nos rangs; ils
« sont libres.»

Ces paroles furent accueillies par un profond silence au quel succéda un sourd murmure. Pas un légionnaire ne s'ébranla, pas un ne sortit de la cohorte à laquelle il appartenait.

Alors Maurice se retournant vers Rietius Varus:

— « Voici notre dernier mot, tu l'as entendu. »

— Et bien donc, vous êtes livrés à la vindicte des lois militaires qui punissent l'insubordination. J'ai l'ordre de vous faire décimer.

— Exécute tes ordres; nous sommes prêts.

Maurice proféra ces mots d'une voix si calme et si ferme qu'ils firent passer un frisson dans le cœur de Rietius Varus.

Puis, il fut procédé au tirage au sort de ceux qui devaient être les victimes de la décimation. Chaque centurion mit dans un casque les noms des hommes de sa centurie, et il en fut tiré dix sur cent.

Quand cette sinistre opération fut accomplie, Rietius contempla hors des rangs un bataillon de six cents hommes formant la dixième partie de la légion, et attendant, graves et résignés, le supplice auquel les vouait le destin.

Ils se mirent en marche entre deux haies de soldats, et furent conduits sur le bord du Rhône. A mesure qu'arrivait pour l'un d'eux le tour de mourir, il jetait son casque, s'agenouillait et se signait sur le front, les lèvres et le cœur suivant le rite oriental. Puis, mettant les bras en croix, il tendait la tête aux bourreaux, et cette tête abattue par le fer allait rebondir sur les galets du fleuve, tandis que des flots de sang allaient rougir les algues et les joncs, pour de là s'épancher dans les eaux torrentueuses.

Il en fut ainsi jusqu'au dernier, et quand l'atroce besogne fut finie, six cents cadavres jonchaient le rivage.

Alors Rietius Varus reprit le chemin du quartier général. Il était sombre et silencieux, et les cohortes qui avaient accompli la vengeance impériale semblaient en proie à la stupeur; chaque soldat inclinait la tête comme sous le poids d'un forfait.

Le soleil était à son déclin quand Rietius atteignit le seuil de la tente impériale. Maximilien reposait sur un lit garni de coussins de pourpre. A la vue de son lieutenant, il se leva d'un bond.

— Eh! bien? Rietius?

— Ton armée, divin Hercule, est diminuée de six cents hommes.

— Ils n'ont pas voulu obéir?

— Non.

— Ils ont préféré le supplice?

— Oui. Et ils l'ont subi sans murmure.

Le géant impérial poussa un formidable et rauque rugissement pareil à celui d'un lion blessé. Ses yeux s'injectèrent de sang, et d'une voix étranglée par la colère il s'écria:

— Demain, Rietius, tu procèderas dès l'aurore à une nouvelle décimation. Prends pour cette œuvre de justice des cohortes fraîches. Je veux que tous mes soldats se baignent tour à tour dans le sang de ces chiens.

Pendant la nuit, l'empereur fut réveillé. On lui apportait un message de la part de Maurice. C'est cette admirable lettre que saint Eucher nous a conservée, et qui restera jusqu'à la fin des siècles comme un monument de fermeté, de foi et de résignation, et comme le sublime testament de ceux qui allaient mourir.

« Empereur, nous sommes vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs du vrai Dieu. Nous vous devons « le service militaire et l'obéissance, mais nous ne pouvons « renier celui qui est notre créateur et notre maître, comme « il est aussi le vôtre dans le temps même que vous le rejetez. Vous nous trouverez dociles à vos ordres dans toutes « les choses qui ne sont point contraires à sa loi, et notre « conduite passée doit vous en être garant. Nous sommes « prêts à nous opposer à vos ennemis en quelque lieu qu'ils « soient; mais, nous ne pouvons jamais tremper nos mains « dans le sang innocent. Nous avons fait serment à Dieu « avant de vous le faire: vous fieriez-vous au second serment, « si nous allions violer le premier? Vous voulez que nous « punissions les chrétiens, et nous le sommes tous. Nous « confessons Dieu le Père, auteur de toutes choses, et Jésus-« Christ son fils. Nous avons vu massacrer nos compagnons

« sans les plaindre, et nous nous sommes même réjouis du « bonheur qu'ils avaient eu de mourir pour leur religion. « L'extrémité à laquelle on nous réduit n'est point capable « de nous inspirer des sentiments de révolte. Nous avons les « armes à la main; mais nous ne savons ce que c'est que de « résister, parce que nous aimons mieux mourir innocents « que de vivre coupables. »

Cette lettre ne fit qu'augmenter l'exaspération du César qui, le lendemain, à la première veille, poussait des hurlements de douleur. Il apprenait du ministre de ses vengances que la seconde décimation venait de s'accomplir sans faire fléchir un instant l'inébranlable fermeté des Thébéens.

— Anathème sur eux tous, s'écria Hercule écumant. Je les broierai sous mes pieds. Je jure par Jupiter Capitolin que demain, au coucher du soleil, il n'en restera pas un seul. Qu'ils aillent braver les dieux aux enfers; quant à moi, ils ne me braveront pas plus longtemps. Ma patience est à bout. Il faut un exemple terrible, effroyable qui épouvante les générations à venir et apprenne aux siècles comment un César châtie les rebellions militaires. Je ne puis, tu le comprends, Rietius, laisser survivre un seul de ces misérables. Ils pactiseraient avec les Bagaudes leurs coreligionnaires. Je dois au salut de l'Empire d'écraser dans l'œuf cette révolte qui prêterait des forces à celle des Gaules; je lui dois de paralyser par la mort ces bras, hélas trop vaillants, qui ne veulent plus nous servir. »

A ces mots la voix du farouche empereur sembla s'attendrir, et des sanglots la coupèrent. La colère faisait place à la douleur et des larmes emplissaient ses yeux.

Rietius le regardait avec étonnement.

— Oui je pleure, ami, reprit-il, je pleure, car où trouverai-je jamais des soldats pareils à ceux que je vais sacrifier? Ce sont des héros; et dix légions comme celle là assure-

raient la paix du monde. C'est le plus pur sang de mon armée que je vais verser ; mais que les destins s'accomplissent.

— Mais, dit Rietius poussé à bout, ils vont résister peut-être ; leur sang de héros va bondir dans leurs veines, et ils vendront chèrement leurs vaillantes vies. C'est une guerre civile, et dans nos camps même.

— N'importe ; qu'ils périssent, coûte que coûte. Que cinq légions se tiennent prêtes dès l'aurore pour cette œuvre d'extermination. Cinq contre une ? N'en viendront-elles pas à bout ? Que le vin soit versé à flots aux soldats, et qu'ils puisent dans ces libations l'ivresse sanguinaire qui ne connaît plus ni amis ni ennemis. Va et obéis.

Maurice SIMONNET.

A continuer.